

Orbicom: communications en mutation

JULIEN LAPLANTE

La révolution des communications s'accompagne de problématiques qui pourraient être lourdes en conséquences si celles-ci n'étaient pas étudiées dans les plus brefs délais. C'est ainsi que le Réseau Orbicom, un organisme créé en 1984 par l'UNESCO et l'Université du Québec à Montréal, qui comprend les 18 chaires UNESCO en communication à travers le monde ainsi que plus de 200 membres reliés au monde de l'information, organise, du 14 au 17 avril 1999, une conférence internationale intitulée « *Les connexions du savoir en communication : combler l'écart entre la formation et l'emploi.* ». Cette conférence sera une occasion unique pour quiconque s'intéresse au monde de l'information de rafraîchir ses connaissances sur ce sujet.

À l'heure de la mondialisation, les communications subissent des changements comme jamais auparavant. Internet, vecteur technologique par excellence des communications et icône de la nouvelle économie mondiale, en est la preuve. On a cependant souvent l'impression que les nouvelles technologies prennent toute la place et laissent passer au second plan ce qui donne toute la puissance aux communications : le contenu. En effet, toutes les technologies de communication ne sont que de peu d'utilité si le contenu n'y est pas.

À cette profonde révolution des

communications se joint une double problématique sur laquelle se questionneront des intervenants provenant

Ceci ne manquera certainement pas de soulever les passions puisque le rôle des universités dans la formation des futurs employés est un sujet qui a été, jusqu'à maintenant, débattu en long et en large, et ce surtout au Québec. La formation reçue par les étudiants ne satisfait en effet pas toujours les besoins d'une industrie qui connaît des besoins en constante mutation.

Porte-parole de la conférence et secrétaire générale sortante du Réseau Orbicom, Thérèse Paquet-Séguin, qui a laissé sa marque autant dans le secteur privé (en tant, notamment que vice-présidente de BCP Publicité Limitée de 1969 à 1983) que dans le secteur public (elle fut secrétaire générale adjointe aux Nations Unies à l'information de

les industries du contenu.)

Inévitablement, selon Mme Paquet-Séguin, cet arrimage entre la formation et l'emploi passe par une consultation plus grande entre l'université et l'entreprise privée. La porte-parole de la conférence se garde cependant de dire que l'université devrait devenir une espèce de succursale des grandes entreprises. En effet, ce qu'il faut, selon elle, c'est avant tout, du côté des étudiants en sciences sociales, une plus grande polyvalence, ce qui pourrait passer par un curriculum plus diversifié. Le nombre d'emplois par lequel le jeune diplômé d'aujourd'hui doit maintenant passer exige en effet qu'il soit en mesure d'accomplir un éventail de tâches assez vaste.

Écart Nord-Sud et démocratisation

À cette problématique touchant la formation des étudiants s'ajoute un problème structurel à l'échelle mondiale, celui des relations Nord-Sud et de ses déséquilibres. Cette nouvelle société de l'information pourrait fort bien accoucher d'une nouvelle catégorie de pauvres : celle des infopauvres.

Effectivement, les statistiques à ce sujet sont plus que probantes. En Afrique, seulement 1% de la population a accès à Internet, un outil, rappelez-vous, qui est désormais jugé essentiel dans la société occidentale, voire plutôt américaine. Ainsi, en 1997, 83% de l'utilisation d'Internet était concentrée

aux États-Unis, 6% en Europe, et 11% dans le reste du monde. Les disparités séparant le monde occidental du monde en développement ne pourraient devenir que plus grandes avec l'explosion du réseau des réseaux et de ses multiples répercussions économiques. De plus, le problème de l'exode des cerveaux de la communication est toujours bien vivant, puisque les individus qualifiés sont inévitablement attirés par les salaires alléchants offerts au Nord.

Le Réseau Orbicom se donne donc aussi pour mission de promouvoir un accès plus équitable à Internet en favorisant certaines pistes de réflexion à propos de l'utilisation de cet outil de communication au service du développement durable. Mme Paquet-Séguin, à l'instar de plusieurs autres acteurs du milieu, juge d'ailleurs que la montée des flux de communications peut servir à favoriser la démocratisation de nombre de gouvernements autoritaires.

La conférence, qui aura lieu en français et en anglais à l'hôtel Marriott Château Champlain, sera un événement à ne pas manquer pour quiconque s'intéresse au monde des communications, d'autant plus que les conférences de ce genre adoptant un point de vue multidisciplinaire se font parfois un peu trop rare. Informations supplémentaires disponibles sur le site web du Réseau Orbicom : www.orbicom.uqam.ca



Mme Thérèse Paquet-Séguin

autant du milieu privé, c'est-à-dire des médias, firmes de relations publiques, agences de publicité, compagnies de télécommunication et d'informatique, que du secteur public, avec la présence de nombreux universitaires et représentants de gouvernements.

Décloisonner les disciplines

Les conférenciers s'interrogeront tout d'abord sur l'écart entre la formation de la main-d'œuvre et les besoins de l'industrie des communications.

1983 à 1987), affirme que « *non seulement, faut-il que les travailleurs actuels s'adaptent aux nouvelles réalités imposées par les technologies de l'information, mais il faut aussi repenser l'éducation de futurs travailleurs en concordance avec l'impact de ces technologies. Les professions que sont le journalisme, la publicité, les relations publiques et la gestion des communications se retrouvent transformées dans ce nouvel environnement technique du travail ; de nouveaux arrimages sont nécessaires entre les industries traditionnelles de l'équipement et*

Le «modèle francophone» mis à mal

SÉBASTIEN MOSBAH

Outre une proximité historique, linguistique et culturelle, la France et le Québec semblent partager une certaine tradition du rôle de l'État. À l'inverse des modèles anglo-saxons, aussi bien américain que britannique, où la peur du Big Government demeure un élément essentiel de la politique, la France et le Québec ont su développer un État interventionniste dans de nombreux domaines socio-économiques.

Si la mise en place progressive d'un État-providence tout au long des deux premiers tiers du vingtième siècle concerne l'ensemble des pays industrialisés, on peut toutefois

estimer qu'il existe un modèle spécifiquement francophone. Ce modèle a cependant été profondément remis en cause durant les deux dernières décennies.

Ce modèle n'a pas les mêmes racines historiques dans les deux États. La France s'est reconstruite et modernisée après la Seconde Guerre mondiale à travers des réformes structurelles et une planification orchestrées par l'organisation étatique. Le Québec des années 60, celui de la Révolution tranquille, a connu, lui aussi, le développement d'un État fort dont la nationalisation des réseaux privés d'électricité n'est qu'un des exemples d'intervention.

Les traits marquants de ce « modèle francophone » sont une assurance sociale et des services de santé destinés à l'ensemble de la po-

pulation, des entreprises industrielles de première importance nationalisées et une éducation moins dispendieuse que dans les pays anglo-saxons. En bref, une forte tradition de service public. Derrière cette expression se cache une préoccupation de redistribution du surplus social et de libre accès aux biens collectifs comme la santé ou l'éducation. Il s'agit en fait d'une solidarité nationale qui découle d'un contrat social censé permettre l'adhésion des citoyens québécois et français à leur État. Là encore on ne peut éviter la comparaison avec le modèle anglo-saxon où les relations sociales se fondent

SUITE EN PAGE 6

Sommaire

COURRIER 2
 éditio
 4 Ab...CD
 L'Atlantide
 Chacun sa vérité
 Cadavres exquis
 6 commentaire
 et oui...de la pub

Courrier

Dans l'éditorial du 12 janvier dernier, *Espoir en fumée*, Patrick Primeau affirme que la dernière législature du Parlement Jeunesse du Québec (PJQ) l'a laissé sur sa faim : pourquoi ?

Patrick parseme son éditorial du mot *politique*, signe qu'il n'a pas entièrement compris la raison d'être du Parlement Jeunesse. Le PJQ a pour objectif d'initier des jeunes au *parlementarisme*, non pas de former de futurs députés de l'Assemblée nationale. Le PJQ n'est pas une pépinière d'attachés de cabinet ou de « serreux de main » en devenir. Sa mission est avant tout pédagogique, car il vise à former des citoyens éclairés quant au rôle des institutions législatives et gouvernementales. Ce sont des citoyens que cherche à former le PJQ, pas de futurs députés.

Le Parlement Jeunesse est un forum d'idées où les jeunes peuvent s'exprimer sur différents enjeux, dans ce cadre très particulier qu'est la procédure en vigueur à l'Assemblée nationale : c'est ce cadre qu'acceptent librement tous ceux qui prennent la décision de participer au Parlement Jeunesse. L'apprentissage de ce cadre fait aussi partie de l'aspect pédagogique du PJQ, encore que soit évacuée la pire des entraves à la liberté

d'expression, la plus « politicailleuse » : la ligne de parti. Le jour où nos débats prendront place dans un café de la rue St-Denis et sous forme d'une conversation à bâtons rompus, il s'agira toujours d'un débat d'idées entre jeunes, mais ce ne sera plus le Parlement Jeunesse. Patrick comprendra donc que vouloir réformer le système parlementaire dans le contexte du Parlement Jeunesse n'est ni nécessaire, ni souhaitable.

Par ailleurs, Patrick écrit : « Les projets de lois n'abordent pas de sujets ayant une portée à plus long terme. C'est-à-dire d'enjeux pertinents sur l'avenir des jeunes du Québec. » Quatre projets de loi ont été débattus au PJQ en décembre dernier, portant sur autant d'enjeux complexes et actuels : la démocratie directe, les gaz à effet de serre, la création d'emplois par une réforme de la fiscalité des entreprises et l'instauration d'une carte de citoyenneté multi-usages. Comment Patrick peut-il affirmer que ces enjeux ne concernent pas la jeunesse québécoise et n'ont pas de portée à plus long terme ? Son propos est réducteur car l'engagement politique des 18-25 ans ne doit pas se cantonner aux sempiternels en-

jeux soi-disant « jeunes », tels l'endettement étudiant ou l'éducation supérieure (au demeurant, déjà abordés au PJQ). Il est grand temps que la jeunesse québécoise s'intéresse non seulement à ce qui la concerne directement, mais aussi aux défis auxquels fait face la société toute entière. Patrick semble vouloir perpétuer cette logique égoïste voulant que chaque groupe ne se préoccupe que de ses propres intérêts.

Je conclus en invitant Patrick à revenir au PJQ en décembre prochain, à titre de député. Une fois sur le parquet de la Chambre, il prendra conscience, comme je le fais depuis quatre ans, que notre simulation, loin d'être le « jeu de rôle » qu'il a perçu, est un exercice très valable d'éducation à la citoyenneté et à la démocratie.

SÉBASTIEN ROY
U3 PHILOSOPHIE

RÉPLIQUE DU DÉLIT

Cher Sébastien,
L'Éditorial du 12 janvier dernier ne se voulait point une critique du Parlement Jeunesse du Québec mais plutôt un plaidoyer sur l'avenir de la politique au Québec. Selon vous, je stipule dans cet article que le rôle du PJQ est de former de jeunes politiciens, ce qui n'est pas tout à fait juste. Dans cet éditorial, j'ai tout simplement mentionné que les participants du PJQ se prenaient pour de vrais politiciens. Je ne faisais pas référence à la mission du PJQ puisque je mentionne : « (...) sa mission pédagogique est louable en soi, (...) ». D'autre part, le but de mes propos n'était pas de critiquer le PJQ pour tout ce qu'il représente. Il s'agissait d'utiliser un exemple concret (duquel j'avais une certaine expérience) afin d'appuyer mon point.

Il est possible que vous ayez mal compris le fond de ma pensée. En fait, je le répète, je tentais d'expliquer, en quelques phrases, l'avenir de la politique au Québec. Et que si une institution comme le PJQ a eu de la difficulté à recruter 80 participants, c'est un signe que le système parlementaire québécois suscite très peu d'intérêt, dès le départ.

Pour ce qui est de mon éventuelle participation à la 50^e législature du PJQ, on verra bien !

Patrick Primeau
Rédaction en chef

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP,
contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le
Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Montréal, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

Le Délit français est publié tous les
mardi. Si vous voulez acheter l'un de
nos espaces publicitaires, veuillez
contacter Letty ou Boris au 398-6790.

LE
DÉLIT

RÉPLIQUE AU MOT DE LA RÉDACTION DU 12 JANVIER 1999

Cher Délit,
je ne suis pas surpris du fait
que vous ayez accepté de publier
une publicité de DuMaurier dans
l'édition du 12 janvier, et que vous
songiez à modifier, voire abandonner,
la liste de boycott.

Après tout, depuis trois ans, le
Délit s'efforce de démanteler tout ce
que le journal étudiant francophone de
McGill a déjà été et, dois-je souligner,
a déjà eu de bon. Vous avez changé de
nom, abandonné la constitution du
Daily français (vous savez, le journal
qui a été fondé en 1977), puis abandonné
certains principes d'opération tels que
la neutralisation des textes publiés,
principe que l'équipe du journal avait
adopté en 1993.

Ainsi, lorsque vous abordez la
question de la liste de boycott, je ne
m'étonne pas : c'est le dernier pilier
de la riche institution qu'a été le
Daily français, et vous aurez vite fait
de le faire tomber.

Tout changement, aussi radical
soit-il, peut être très oppor-

tun, pourvu qu'il soit de bon
essor. Mais vous commettez une
erreur de jugement fondamentale en
adoptant une approche aussi naïve de
boycott. Il suffit pour vous de reconnaître
l'existence d'« interrogations très légitimes »
sur le sujet et d'inviter votre lectorat
à s'en instruire, et vous pensez avoir
réglé la question. La preuve ? Les deux
arguments factices que vous fournissiez
en faveur de la levée du boycott. Le premier
est enfantin : celui d'accepter la publicité
parce qu'« un contrat de \$18 000 (...) a
été proposé ». Ignorez-vous donc que c'est
là le dilemme classique qu'implique tout
boycott ? La plupart des entreprises qui
font l'objet de boycotts sont justement des
grandes corporations qui essaient de
passer leur message — aussi nuisible
soit-il — à coup de grandes dépenses.

Dans votre cas, c'est justement
avoir le courage de refuser de l'argent
« sale ».

Le deuxième argument est non
moins fameux : le fait que vous
laissiez à votre lectorat « qui dispose
d'une certaine dose de jugement » le soin
de résoudre la question. Mais

qu'est-ce que le lectorat décide là-
dedans ? L'objet des boycotts du
Daily et du Délit est de réduire la
diffusion d'images associées à certains
produits. Or, lorsque je tourne à la
page huit de votre journal, je me trouve
exposé à une pub de DuMaurier, que
je le veuille ou non. Dans ce cas, vous
avez choisi de nous exposer à ce
message.

Pour finir, je tiens à souligner le
ton de dédain que vous employez en
discutant de cette liste de boycott, qui
de surcroît est « vieille de 10 ans ». Mais
dites-moi, qu'est-ce qui a changé dans
le monde corporatif depuis dix ans ? Les
compagnies se comportent-elles
aujourd'hui de manière plus responsable ?

Le boycott — contrairement à ce
que vous pensez — est un geste qui
s'inscrit dans une tendance de plus en
plus populaire, un courant social de plus
en plus fort. J'invite alors l'équipe du
Délit français à assumer son passé et à
se brancher sur le futur.

Thomas Lavier
ancien rédacteur du Daily
français, 1993-1994

Épilation au laser pour elle et lui... vite!



En quelques minutes les poils superflus peuvent être épillés grâce à une technologie au laser de pointe. En moins de 20 minutes, le derrière des jambes et le torse peuvent être traités, le visage et le contour du bikini encore plus rapidement!
La technologie EpiTouch™ vous offre une peau qui restera lisse plus longtemps que par le rasage, l'épilation à la cire ou les crèmes dépilatoires chimiques. Le tout bien plus rapidement, confortablement que par l'électrolyse. Le traitement est rapide, efficace et sécuritaire et offre des résultats durables!

199\$ Offre de lancement

Pour un temps limité vous pouvez choisir n'importe quelle des régions suivantes pour seulement 199\$

- Aisselles • Épaules • Bikini • Joux • Menton • Lèvre supérieure
- Nuque • Gorge • Mains • Dos ou torse

APPELÉ-NOUS POUR UNE CONSULTATION GRATUITE AVEC UN DE NOS MÉDECINS DE SERVICE.
Nous offrons • Botox pour les rides • Augmentation des lèvres • greffe capillaire •
Endermologie pour la cellulite • Dermabrasion

INSITUT DE CHIRURGIE AU LASER DE MONTRÉAL



COMPLEXE MÉDICAL REINE ELIZABETH

2111 Northcliff, Montréal, Bureau #306

Stationnement disponible

485-9934

Faites nous parvenir en 500 mots ou moins vos commentaires.

ÉDITORIAL

Pour une relance de la chanson d'ici ?

SIMON HÉBERT

Depuis le premier janvier, une nouvelle législation du CRTC oblige les stations de radio de langue française à diffuser un plus grand nombre de chansons francophones aux heures de grande écoute. S'agit-il d'une bonne nouvelle ? Pas si sûr.

Pour de nombreux observateurs de la scène médiatique, cette mesure pourrait bien n'être qu'un coup d'épée dans l'eau. Selon eux, le CRTC aura beau imposer de nouveaux quotas en matière de radio-diffusion, ce type d'intervention ne pourra à lui seul freiner le déclin que connaît actuellement la chanson francophone d'Amérique.

La chanson francophone d'ici montre en effet des signes d'effritement de plus en plus manifestes. De 30 % qu'elle était il y a seulement quelques années, la part du marché du disque francophone est passée à 23 % de la consommation nationale. Ce constat a de quoi surprendre quand on sait que le Québec produit actuellement les plus grandes stars de toute son histoire. Mais voilà, ce n'est pas parce que Céline Dion fait vibrer la planète entière avec Laura Fabian sur les talons que les Jean Leloup et cie vendent plus de disques pour autant. Les grandes stars internationales servent rarement de locomotive aux artistes locaux. À plus forte raison lorsque celles-ci sont purgées de toute couleur locale, comme c'est le cas aujourd'hui de toutes les grandes stars qui, sauf quelques rares exceptions, portent toutes l'étiquette *made in USA*.

Mais que s'est-il donc passé pour que le Québec, qui avait pourtant la réputation de bien faire vivre ses artistes voués à la chanson d'ici, en vienne soudainement à se désintéresser de ce qui a longtemps été un objet de fierté ? Selon certains, ce sont les jeunes qui, en délaissant massivement la chanson québécoise pour un son plus contemporain, donc plus international, seraient les grands responsables de cette situation. En vertu de cette interprétation, l'attitude des jeunes auditeurs serait le résultat d'une époque qui voue un culte aveugle à la mondia-

lisation. La désaffectation des jeunes auditeurs serait donc à la base du problème. Mais est-ce vraiment le cas ?

Il est vrai que, mis à part certaines exceptions (Kevin Parent, Les Colocs, Éric Lapointe notamment) les jeunes d'aujourd'hui s'intéressent relativement peu à la musique d'ici, que nombre d'entre eux considèrent (la plupart du temps à raison) comme étant celle de leurs

part ne s'aventurent jamais hors des sentiers battus. Et cela pour une seule raison : la crainte de faire fuir un auditoire dont l'ampleur détermine le montant des recettes publicitaires.

Par peur donc d'effaroucher un auditoire avec une musique aux accents trop nouveaux, on préfère s'en tenir aux valeurs sûres, même si cela signifie faire jouer à satiété les mêmes

rectement liée à leur profitabilité.

Ce qu'on peut leur reprocher par contre, c'est de systématiquement écarter de leur programmation toute nouveauté qui risquerait de surprendre, ne serait-ce qu'un peu, un auditoire habitué à toujours manger la même galette. Cette vision à court terme, celle qui ne considère que les profits du prochain exercice financier, est tout à fait déplorable. Si elles veulent survivre, les stations d'aujourd'hui doivent absolument trouver le moyen de reconquérir les jeunes. Pour y arriver, elles doivent notamment faire jouer de nouveaux artistes et diversifier leur programmation. Si cet effort n'est pas fait, la musique d'ici risque fort, au cours des prochaines années, de ne plus trouver preneurs.

À la lumière de ces enjeux, la question des quotas n'apparaît d'ailleurs plus que comme une considération périphérique. Augmenter le contenu francophone des émissions radio pour donner un coup de pouce à la chanson d'ici est certes un objectif louable, mais quel est l'intérêt d'une telle mesure s'il n'y a plus d'auditoire ? Sans compter que cette nouvelle législation est susceptible d'entraîner des effets pervers : drainage d'une partie de l'auditoire vers les stations anglophones, surdiffusion des tubes francophones, etc. Voilà pourquoi l'imposition des nouveaux quotas ne sauraient suffire à revitaliser la chanson d'ici. Pour y arriver, il faut impérativement penser à renouveler les contenus radiophoniques. La diffusion simultanée et quotidienne d'émissions produites par les radios communautaires offre à cet égard une avenue prometteuse. D'autres solutions novatrices sont également envisageables, mais celles-ci nécessitent une vision à long terme qui ne recueille malheureusement pas la faveur des propriétaires des stations à l'heure actuelle. Dans ce contexte, attendre de la seule hausse des quotas qu'elle relance notre chanson, c'est faire preuve d'un optimisme nettement démesuré.



parents. Mais à qui la faute ? Aux jeunes qui refusent d'écouter *Laissez-moi revenir sur terre* d'une Ginette Reno convertie au post-modernisme ? Ou qui refusent de faire de Dubmatique leur nouvel idole ? Voyons donc !

S'il faut absolument désigner des coupables, il faut regarder davantage du côté des stations de radio qui, au cours des dernières années, se sont montrées extrêmement réticentes à diffuser tout ce qui faisait figure de nouveauté. Certaines font des efforts louables, comme CKOI avec son Empire des futures stars, mais la plu-

par coeur et qui, à force d'être trop entendues, ont pour effet de lasser les auditeurs. Et l'on s'étonne par la suite que ces derniers ne se précipitent pas au magasin pour se procurer l'album qu'ils ont entendu mille fois sur les ondes ! Le phénomène a pris une telle ampleur qu'on dénombre des cas où des artistes ont téléphoné aux stations pour que celles-ci cessent de faire jouer leurs chansons !

On ne peut reprocher aux stations de radio de vouloir être rentables : la plupart sont des entreprises privées dont la survie est di-

LE DÉLIT FRANÇAIS

Le *Délit français* est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE DÉLIT FRANÇAIS

rédaction en chef
Patrick Primeau
pprimeau@hotmail.com

rédaction nouvelles
Julien Laplante
jlapla1@po-box.mcgill.ca

rédaction culture
Sylvain Larocque
slaroc1@po-box.mcgill.ca

mise en page
Patrick Primeau
Sylvain Larocque

coordonateurs de la correction
Véronique Félix
Sébastien Mosbah

correction
Marc Pomerleau
Marie-Hélène Véronneau
Mayyada Khair

collaboration
Julien Rouleau
Marcelo Garcia
Johanne St-Martin
Simon Hébert
Maude Laparé
Jonathan Arès
Fral

dessinateur
Michel Hellman
photographie
Mélissa Martin

LE MCGILL DAILY
coordination de la rédaction
Verda Cook

gérance
Marian Schrier
assistance à la gérance
Parvati Neogi

publicité
Boris Shedov et Letty Matteo
photocomposition et publicité
Mark Brooker

com @ français
http://
délit

Vous pouvez également
envoyer vos
commentaires par
courrier électronique
aux rédacteurs
(voir adresses ci-haut)

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit français* de McGill vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION
3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ
3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318



Il ne manque
plus que vous !

Réunion du Délit tous les
mardis à 17h30



Ab...CD

Artistes variés

Respect Is Burning Volume 2

Virgin France/Astralwerks



Paraît-il que la soirée Respect à Paris continue de faire rage, tellement qu'ils ont décidé de mettre sur disque compact pour la deuxième fois les meilleurs moments de cette

fête hebdomadaire. *Respect Is Burning Volume 2* ne contient que l'élite du House, comme Motorbass, Clement et Romanthony. On peut entendre des petits bijoux musicaux comme la très répétitive mais très accrochante «Music Sounds Better With You» de Stardust et révisée par nul autre que Dimitri From Paris, l'électronique «My Beatbox (as de pique mix)» de Deejay Punk-Roc, remixée par le très surprenant Les Rythmes Digitales ou l'endiablée «Penthouse» de We In Music. Par contre, il ne faut pas se leurrer, même si cette compilation fait assez bien le tour de ce style de musique, il reste que *Respect Is Burning Vol. 2* risque de paraître bien terne, voire énervant, à votre domicile. Mais pour ceux qui n'ont pas l'argent de se payer un voyage à Paris pour assister à une de ces fameuses soirées Respect, cet album peut servir de substitut.

B+

Sugar Ray

14:59

Atlantic/Warner



Qu'y a-t-il de pire que Bush ou les Goo Goo Dolls? Il y a en plusieurs, certes, mais il y a maintenant Sugar Ray grâce à leur nouvel album, *14:59*. S'adonnant auparavant à un style beaucoup

plus corrosif, ils ont décidé de suivre la route du succès (pour ne pas dire des \$) et ils nous ont improvisé des chansons comme «Every Morning» ou «Abracadabra», toutes aussi commerciales les unes que les autres. En prime, Sugar Ray a essayé d'embrasser le plus de styles possibles, de copier le plus d'artistes possibles et d'atteindre le plus grand public possible, ce qui donne un résultat impossible. À en croire leur cheminement musical, il ne serait pas surprenant de les voir faire un duo avec les Spice Girls ou Céline Dion d'ici à la fin de ce millénaire. Il faudrait que quelqu'un leur dise qu'il est possible d'être populaire et de faire de l'argent tout en étant original et surtout, en écrivant de bonnes chansons car *14:59* minutes d'écoute est exactement le temps maximal avant de s'apercevoir qu'on s'est fait fourré en achetant cet album.

F

--Jonathan Arès

Le grand amour finit toujours... par être englouti

MAUDE LAPARÉ

Cet hiver, l'amour est à la mode dans les théâtres montréalais. En plus de *Roméo et Juliette* au TNM, Le Théâtre de la Manufacture présente à La Licorne, *L'Atlantide*, une pièce de la manitobaine Maureen Hunter. Mais si Ben et Mircea n'ont pas encore été canonisés dans leur rôle d'amoureux comme le couple de Shakespeare, leur relation n'en est pas moins mythique.

YVES RENAUD



Germain Houde et Marie Tifo dans *L'Atlantide* de Maureen Hunter

Le cadre de la pièce, déjà, est mythique. L'action se déroule sur l'île grecque de Santorini, où le continent englouti de l'Atlantide aurait été situé selon la légende et les croyances des archéologues. Ben, un Canadien qui a fui son passé et recherche le silence et la paix, s'est installé sur l'île où il s'adonne à la sculpture du bois. Un jour, il rencontre Mircea, une insulaire, considérée par les siens comme une madone. Tout de suite, même si la barrière linguistique les empêche de communiquer, ils se reconnaissent et tombent amoureux. Ils vivent une passion dévorante, en silence, mais leur entourage ne tarde pas à la leur reprocher. Ben est un étranger et il a souillé Mircea, celle qui était destinée aux dieux. Le mécontentement des Santoriniens et des dieux sera plus fort que les amants et finira par les acculer au précipice.

Cette tragédie, somme toute classique, unit un homme moderne, canadien, donc proche de nous, et une femme issue des mythes de l'Antiquité (malgré certains anachronismes). Son prénom d'ailleurs, Mircea en l'honneur du mythologue Mircea Eliade suggère assez fortement l'association de Mircea au monde des dieux. Mais si le schéma est conventionnel, tout le défi de cette pièce est de mettre en scène des personnages qui ne communiquent pas, de leur faire raconter leur histoire. La pièce fonctionne sur une alternance de répliques de Ben et de Mircea qui transmettent tour à tour leur vision des événements. Même s'ils ne se parlent pas, même si l'un est toujours absent lorsque l'autre parle, il y a une forme de dialogue qui s'établit entre eux, ils se répondent. La mise en scène est d'ailleurs à ce propos très efficace. Une seule pièce sert à la fois de chambre à Ben et à Mircea, mais ils ne s'y voient pas, ils ne se regardent même pas. Le plus souvent, le fait d'ouvrir ou de fermer la porte et les fenêtres sert à signi-

fier qu'on entre dans un autre univers. Le dialogue, inexistant pour les personnages, est ainsi créé pour le public.

Germain Houde, connu entre autres pour son rôle de Caleb dans la série *Les Filles de Caleb* à la télévision, est très convaincant dans le rôle de Ben. Son jeu est vrai, simple, sans artifice. L'intimité de la salle nous le rend encore plus proche. Il réussit à nous faire croire à son histoire hors du commun, en la faisant passer pour quelque chose de fort, certes, mais de banal en même temps. Le rôle de Mircea, tenu par Marie Tifo, est plus difficile à saisir. Le personnage est moins vrai, plus évanescent. Mircea est à mi-chemin entre le monde des hommes et celui des dieux, celui des ombres, des visions qu'elle a si souvent. Le jeu de l'actrice réussit à rendre ce côté énigmatique, mais le côté femme est plus artificiel, on y croit moins qu'à celui de son partenaire.

Quoi qu'il en soit, les deux acteurs réussissent parfaitement à nous faire entrer dans leur fiction et à faire vibrer *L'Atlantide* engloutie.

L'Atlantide, à La Licorne, jusqu'au 6 février 1999. Info.: 514 523-2246.

CADAVRES, DE FRANÇOIS BARCELO

Passe-moi le mon an

FRAL

En observant la couverture du dernier roman de François Barcelo, *Cadavres*, il y a lieu de s'imaginer qu'il s'agit d'une autre histoire d'un Québécois qui, pas forcément faite sur mesure pour les Français, est néanmoins décapée de toute couleur locale. Premier auteur de chez nous à se faire publier dans la Série Noire des Éditions Gallimard, Barcelo livre ironiquement son intrigue à travers un fond de campagne québécoise parsemée d'un téléroman, d'un rôti de porc, de motards trafiquants de drogue, d'agents de la S.Q., de plants de pot érigés dans le boisé d'un voisin...

Après avoir tué sa mère à la demande de celle-ci, Raymond Marchildon, assisté social paumé, décide, à la suite d'un flash, de téléphoner à sa soeur Angèle qu'il n'a pas vue depuis dix ans: il a besoin d'argent. Le meurtre accompli, il s'aperçoit que sa Pony, d'où sa mère vient de tomber avec une balle dans le crâne, est sur le point de faire panne sèche. Dès le moment où ils se retrouvent après la longue séparation, Angèle décide, après maintes rebuffades, d'aller habiter dans le taudis de son frère, sans crier gare. Vedette déchue du très populaire téléroman *Cadavres*, elle arrive dans sa vie au volant de sa luxueuse BMW. Il en résulte une relation tantôt sèche, tantôt amicale qui va parfois même jusqu'à la tendresse sexuelle. Parallèlement aux brèves retrouvailles défile en leur foyer décrépit toute une brochette de



CHACUN SA VÉRITÉ, DE LUIGI PIRANDELLO

Vraie, la vérité?

SYLVAIN LAROCQUE

Pour le philosophe Charles Taylor, qui enseigne à McGill, une chose qui caractérise l'individu moderne est «certainement l'idée d'authenticité: l'idée que l'on peut chercher "sa" voie propre, comme s'il existait autant de voies qu'il y a d'êtres humains.» Cette «découverte» peut certes nous sembler aujourd'hui banale, mais selon Taylor, le fait que chaque être humain occidental puisse adapter à sa spécificité propre les grandes questions sur le sens de la vie constitue un «changement profond pour l'Occident», un acquis majeur du 20^e siècle.

En allant voir *Chacun sa vérité*, une pièce de Luigi Pirandello présentée à la Salle Fred-Barry par les finissants du Conservatoire d'art dramatique de

Montréal, on se rend vite compte que le célèbre dramaturge italien avait pressenti cette révolution non seulement philosophique, mais aussi théâtrale, dès 1917.

Dans *Così è (se vi pare)* — *Chacun sa vérité* en français —, le spectateur se voit projeté dans un no man's land entre le certain et l'incertain, entre la vérité et la réalité, entre la fiction et le réel.

Monsieur Ponza, sa (prétendue) jeune femme et madame Frola, la (prétendue) mère de celle-ci, arrivent dans une nouvelle ville après avoir quitté leur village qui vient d'être détruit par un désastre. Aussitôt arrivés, une société petite bourgeoise désœuvrée, founarde et médisante les presse de questions indiscretes sur leur vie. La verve des indiscrets s'en trouvera d'autant plus alimentée que la jeune épouse demeure invisible, énigme qui entraînera des explications aussi contradictoires que vraisemblables de la part de la mère et du mari.

Après maintes tentatives d'éclaircir ce mystère d'apparence élémentaire, les importuns, éclairés par un concitoyen appelé Laudisi, se rendent à l'évidence, perplexes: il est impossible de déterminer qui dit vrai des deux immigrants, car la vérité n'est pas unique, mais plurielle. C'est là un dénouement bien décevant pour le spectateur qui a l'habitude de voir l'intrigue s'éclaircir à la fin de la pièce, question de pouvoir sentir que «tout est revenu à la normale» et que le théâtre n'était qu'un trouble-fête passager dans un quotidien où tout doit être ultimement expliqué.

L'âme de Pirandello

Si l'idée d'une vérité plurielle, indéterminée et souvent entièrement indéterminable est loin d'être aussi retentissante en 1999 qu'elle n'a pu l'être en 1917, lors de la création triomphale de la pièce à Milan, la production actuelle, autogérée s'il vous plaît, surprend agréablement par l'impressionnante vigueur que démontrent sur scène les jeunes comédiens, qui ne ménagent aucun effet pour transmettre, amplifiée en quelque sorte, l'âme de Pirandello.

Le décor, simple et seyant, est constitué d'un gazebo de fer forgé qui représente la place des débats, et à travers duquel le

spectateur peut aisément voir ce qui se tramait derrière, à son plus grand bonheur.

Le travail du professeur de diction Benoît Dagenais, qui signe ici une mise en scène efficace où les mouvements de groupes sont avantageusement exploités, est notable: la diction des jeunes comédiens est impeccable et apporte un plaisir renouvelé à une pièce qui eût pu, autrement, aisément sombrer dans le simple boulevard inspiré. Car le texte de la pièce — particulièrement les répliques judicieuses et parfois aussi juteuses de l'ironique Laudisi —, mérite amplement qu'on y apporte une oreille attentive.

L'oeuvre de Pirandello met en relief la complexité de l'identité humaine, qui change selon la présence des autres et qui

par conséquent est tout sauf stable. Mais surtout, *Chacun sa vérité* a le mérite de nous rappeler que toute fiction, toute oeuvre d'art échoue inévitablement en tentant de représenter le réel (ou la vérité...) car l'art exige un récit clair, facilement compréhensible par l'autre tandis que la réalité, elle, est un foisonnement qui n'est jamais tout à fait clair.

«Toute représentation, fait-on dire à Pirandello dans le programme, est bancal, incomplète, fondamentalement vouée à l'échec.» Il faut croire que certains artistes échouent mieux que d'autres...

Chacun sa vérité, de Luigi Pirandello, à la salle Fred-Barry jusqu'au 30 janvier 1999. Info: 514 253-8974.



Monsieur Ponza et madame Frola dans *Chacun sa vérité* de Luigi Pirandello: la folie apparente de ces personnages cache-t-elle un drame?

ISABEL HANVICH

RCOLO

le cadavre, amour

Cadavres malmenés qui, à la suite de circonstances coïsses, sont enterrés innocemment par Raymond dans le sous-sol de la demeure de Saint-Barnabé.

On n'arrive cependant jamais à trouver la raison pour laquelle Angèle et Raymond éprouvent autant d'indifférence face à la mort de leur mère et, de surcroît, à la venue d'autant de cadavres dans leur vie. Ils ne sont certes pas des enfants de chœur, mais rien à l'intérieur du récit ne nous permet d'envisager un tel comportement. Il y a bien quelques pointes d'absurde dans ce roman, mais cela ne permet pas à l'auteur de plonger à loisir, tête première dans le genre pour passer outre aux règles du vraisemblable. L'ensemble est, en conséquence, inégal et la langue du Québécois a malheureusement été aseptisée — on le jurerait — pour que le produit soit publiable chez nos cousins qui, semble-t-on croire, n'y auraient vu que du feu autrement. Il est clair que le ton aurait été beaucoup plus juste si on avait su conserver, dans une plus grande proportion, la langue parlée du milieu qu'il nous décrit.

Néanmoins pour ceux que les livres intéresseront toujours un peu plus que les films grand public, *Cadavres* vous tiendra alerte jusqu'à la fin. Tout au long de l'intrigue, Barcelo a l'humilité de ne s'en tenir qu'à l'essentiel, d'éviter d'allonger inutilement une histoire qui n'aurait plus de substance après ses 214 pages. Pour leur part, les lecteurs exigeants pourraient bien assister à des sommets d'impudence jamais atteints par un écrivain québécois qui se moque des conventions.

Cadavres, de François Barcelo, Gallimard Série noire, 1998.

Roméo et Juliette: liés pour toujours l'un à l'autre mais aussi à leur public

L'histoire, nous la connaissons. Les personnages, nous les connaissons. Même la fin, nous la connaissons. Qu'à cela ne tienne la sainte saga de *Roméo et Juliette* présentée au Théâtre du Nouveau Monde continue de nous charmer et de nous faire rêver.

C'est sous la tutelle de Martine Beauline que le TNM reprend la plus célèbre des histoires d'amour. Pour nous rendre le tout, elle a misé autant sur des comédiens au sang jeune et expérimentés que sur les doigts de fée de Ménéthieu Caron pour les costumes et sur Huy Phong Doan pour la chorégraphie des scènes de combat. Par ailleurs, Normand Charette a été sollicité pour une nouvelle traduction de l'oeuvre de Shakespeare.

Bien que nous ayons besoin de deux ou trois minutes pour se faire à l'idée de voir *Roméo* et ses acolytes vêtus de cuir noir de la tête aux pieds, nous pouvons dire que les choix de mise en scène non seulement remplissent leur mission, mais vont bien au-delà. Mieux encore, on trouve dans l'interprétation une sincérité véritable. --Johanne St-Martin

APPEL À VOUS!

Vous trouvez qu'on parle toujours des mêmes choses? Les pièces de théâtre et les disques vous laissent plutôt froids? Visiblement, dites-vous, nous manquons de sang neuf. Alors que diriez-vous de vous faire voir par les quelques lecteurs du *Débat*, voire de les surprendre avec vos articles impertinents, instructifs ou simplement irrésistibles? Les Cultivés du *Débat* ont besoin de vous, alors si vous êtes décidés, vous savez où nous trouver... ¡Hasta la vista!

Ab...CD

Artistes variés

Respect Is Burning Volume 2

Virgin France/Astralwerks



Paraît-il que la soirée Respect à Paris continue de faire rage, tellement qu'ils ont décidé de mettre sur disque compact pour la deuxième fois les meilleurs moments de cette

fête hebdomadaire. *Respect Is Burning Volume 2* ne contient que l'élite du House, comme Motorbass, Clement et Romanthony. On peut entendre des petits bijoux musicaux comme la très répétitive mais très accrochante «Music Sounds Better With You» de Stardust et révisée par nul autre que Dimitri From Paris, l'électronique «My Beatbox (as de pique mix)» de Deejay Punk-Roc, remixée par le très surprenant Les Rythmes Digitales ou l'endiablée «Penthouse» de We In Music. Par contre, il ne faut pas se leurrer, même si cette compilation fait assez bien le tour de ce style de musique, il reste que *Respect Is Burning Vol. 2* risque de paraître bien terne, voire énervant, à votre domicile. Mais pour ceux qui n'ont pas l'argent de se payer un voyage à Paris pour assister à une de ces fameuses soirées Respect, cet album peut servir de substitut.

B+

Sugar Ray

14:59

Atlantic/Warner



Qu'y a-t-il de pire que Bush ou les Goo Goo Dolls? Il y a en plusieurs, certes, mais il y a maintenant Sugar Ray grâce à leur nouvel album, 14:59. S'adonnant auparavant à un style beaucoup

plus corrosif, ils ont décidé de suivre la route du succès (pour ne pas dire des \$) et ils nous ont improvisé des chansons comme «Every Morning» ou «Abracadabra», toutes aussi commerciales les unes que les autres. En prime, Sugar Ray a essayé d'embrasser le plus de styles possibles, de copier le plus d'artistes possibles et d'atteindre le plus grand public possible, ce qui donne un résultat impossible. À en croire leur cheminement musical, il ne serait pas surprenant de les voir faire un duo avec les Spice Girls ou Céline Dion d'ici à la fin de ce millénaire. Il faudrait que quelqu'un leur dise qu'il est possible d'être populaire et de faire de l'argent tout en étant original et surtout, en écrivant de bonnes chansons car 14:59 minutes d'écoute est exactement le temps maximal avant de s'apercevoir qu'on s'est fait fourré en achetant cet album.

F

--Jonathan Arès

Le grand amour finit toujours... par être englouti

MAUDE LAPARÉ

Cet hiver, l'amour est à la mode dans les théâtres montréalais. En plus de Roméo et Juliette au TNM, Le Théâtre de la Manufacture présente à La Licorne, L'Atlantide, une pièce de la manitobaine Maureen Hunter. Mais si Ben et Mircea n'ont pas encore été canonisés dans leur rôle d'amoureux comme le couple de Shakespeare, leur relation n'en est pas moins mythique.



YVES RENAUD
Germain Houde et Marie Tifo dans L'Atlantide de Maureen Hunter

Le cadre de la pièce, déjà, est mythique. L'action se déroule sur l'île grecque de Santorini, où le continent englouti de l'Atlantide aurait été situé selon la légende et les croyances des archéologues. Ben, un Canadien qui a fui son passé et recherche le silence et la paix, s'est installé sur l'île où il s'adonne à la sculpture du bois. Un jour, il rencontre Mircea, une insulaire, considérée par les siens comme une madone. Tout de suite, même si la barrière linguistique les empêche de communiquer, ils se reconnaissent et tombent amoureux. Ils vivent une passion dévorante, en silence, mais leur entourage ne tarde pas à la leur reprocher. Ben est un étranger et il a souillé Mircea, celle qui était destinée aux dieux. Le mécontentement des Santoriniens et des dieux sera plus fort que les amants et finira par les acculer au précipice.

Cette tragédie, somme toute classique, unit un homme moderne, canadien, donc proche de nous, et une femme issue des mythes de l'Antiquité (malgré certains anachronismes). Son prénom d'ailleurs, Mircea en l'honneur du mythologue Mircea Eliade suggère assez fortement l'association de Mircea au monde des dieux. Mais si le schéma est conventionnel, tout le défi de cette pièce est de mettre en scène des personnages qui ne communiquent pas, de leur faire raconter leur histoire. La pièce fonctionne sur une alternance de répliques de Ben et de Mircea qui transmettent tour à tour leur vision des événements. Même s'ils ne se parlent pas, même si l'un est toujours absent lorsque l'autre parle, il y a une forme de dialogue qui s'établit entre eux, ils se répondent. La mise en scène est d'ailleurs à ce propos très efficace. Une seule pièce sert à la fois de chambre à Ben et à Mircea, mais ils ne s'y voient pas, ils ne se regardent même pas. Le plus souvent, le fait d'ouvrir ou de fermer la porte et les fenêtres sert à signi-

fier qu'on entre dans un autre univers. Le dialogue, inexistant pour les personnages, est ainsi créé pour le public.

Germain Houde, connu entre autres pour son rôle de Caleb dans la série Les Filles de Caleb à la télévision, est très convaincant dans le rôle de Ben. Son jeu est vrai, simple, sans artifice. L'intimité de la salle nous le rend encore plus proche. Il réussit à nous faire croire à son histoire hors du commun, en la faisant passer pour quelque chose de fort, certes, mais de banal en même temps. Le rôle de Mircea, tenu par Marie Tifo, est plus difficile à saisir. Le personnage est moins vrai, plus évanescent. Mircea est à mi-chemin entre le monde des hommes et celui des dieux, celui des ombres, des visions qu'elle a si souvent. Le jeu de l'actrice réussit à rendre ce côté énigmatique, mais le côté femme est plus artificiel, on y croit moins qu'à celui de son partenaire.

Quoi qu'il en soit, les deux acteurs réussissent parfaitement à nous faire entrer dans leur fiction et à faire vibrer l'Atlantide engloutie.

L'Atlantide, à La Licorne, jusqu'au 6 février 1999.
Info.: 514 523-2246.

CADAVRES, DE FRANÇOIS BARCELO

Passe-moi le mon an

FRAL

En observant la couverture du dernier roman de François Barcelo, *Cadavres*, il y a lieu de s'imaginer qu'il s'agit d'une autre histoire d'un Québécois qui, pas forcément faite sur mesure pour les Français, est néanmoins décapée de toute couleur locale. Premier auteur de chez nous à se faire publier dans la Série Noire des Éditions Gallimard, Barcelo livre ironiquement son intrigue à travers un fond de campagne québécoise parsemée d'un téléroman, d'un rôti de porc, de motards trafiquants de drogue, d'agents de la S.Q., de plants de pot érigés dans le boisé d'un voisin...

Après avoir tué sa mère à la demande de celle-ci, Raymond Marchildon, assisté social paumé, décide, à la suite d'un flash, de téléphoner à sa soeur Angèle qu'il n'a pas vue depuis dix ans: il a besoin d'argent. Le meurtre accompli, il s'aperçoit que sa Pony, d'où sa mère vient de tomber avec une balle dans le crâne, est sur le point de faire panne sèche. Dès le moment où ils se retrouvent après la longue séparation, Angèle décide, après maintes rebuffades, d'aller habiter dans le taudis de son frère, sans crier gare. Vedette déchue du très populaire téléroman *Cadavres*, elle arrive dans sa vie au volant de sa luxueuse BMW. Il en résulte une relation tantôt sèche, tantôt amicale qui va parfois même jusqu'à la tendresse sexuelle. Parallèlement aux brèves retrouvailles défile en leur foyer décrépité toute une brochette de



CHACUN SA VÉRITÉ, DE LUIGI PIRANDELLO

Vraie, la vérité?

SYLVAIN LAROCQUE

Pour le philosophe Charles Taylor, qui enseigne à McGill, une chose qui caractérise l'individu moderne est «certainement l'idée d'authenticité: l'idée que l'on peut chercher "sa" voie propre, comme s'il existait autant de voies qu'il y a d'êtres humains.» Cette «découverte» peut certes nous sembler aujourd'hui banale, mais selon Taylor, le fait que chaque être humain occidental puisse adapter à sa spécificité propre les grandes questions sur le sens de la vie constitue un «changement profond pour l'Occident», un acquis majeur du 20^e siècle.

En allant voir *Chacun sa vérité*, une pièce de Luigi Pirandello présentée à la Salle Fred-Barry par les finissants du Conservatoire d'art dramatique de

Montréal, on se rend vite compte que le célèbre dramaturge italien avait pressenti cette révolution non seulement philosophique, mais aussi théâtrale, dès 1917.

Dans *Così è (se vi pare)* — *Chacun sa vérité* en français —, le spectateur se voit projeté dans un no man's land entre le certain et l'incertain, entre la vérité et la réalité, entre la fiction et le réel.

Monsieur Ponza, sa (prétendue) jeune femme et madame Frola, la (prétendue) mère de celle-ci, arrivent dans une nouvelle ville après avoir quitté leur village qui vient d'être détruit par un désastre. Aussitôt arrivés, une société petite bourgeoise désœuvrée, founarde et médisante les presse de questions indiscrettes sur leur vie. La verve des indiscrets s'en trouvera d'autant plus alimentée que la jeune épouse demeure invisible, énigme qui entraînera des explications aussi contradictoires que vraisemblables de la part de la mère et du mari.

Après maintes tentatives d'éclaircir ce mystère d'apparence élémentaire, les importuns, éclairés par un concitoyen appelé Laudisi, se rendent à l'évidence, perplexes: il est impossible de déterminer qui dit vrai des deux immigrants, car la vérité n'est pas unique, mais plurielle. C'est là un dénouement bien décevant pour le spectateur qui a l'habitude de voir l'intrigue s'éclaircir à la fin de la pièce, question de pouvoir sentir que «tout est revenu à la normale» et que le théâtre n'était qu'un trouble-fête passager dans un quotidien où tout doit être ultimement expliqué.

L'âme de Pirandello

Si l'idée d'une vérité plurielle, indéterminée et souvent entièrement indéterminable est loin d'être aussi retentissante en 1999 qu'elle n'a pu l'être en 1917, lors de la création triomphale de la pièce à Milan, la production actuelle, autogérée s'il vous plaît, surprend agréablement par l'impressionnante vigueur que démontrent sur scène les jeunes comédiens, qui ne ménagent aucun effet pour transmettre, amplifiée en quelque sorte, l'âme de Pirandello.

Le décor, simple et seyant, est constitué d'un gazebo de fer forgé qui représente la place des débats, et à travers duquel le

spectateur peut aisément voir ce qui se trame derrière, à son plus grand bonheur.

Le travail du professeur de diction Benoît Dagenais, qui signe ici une mise en scène efficace où les mouvements de groupes sont avantageusement exploités, est notable: la diction des jeunes comédiens est impeccable et apporte un plaisir renouvelé à une pièce qui eût pu, autrement, aisément sombrer dans le simple boulevard inspiré. Car le texte de la pièce — particulièrement les répliques judicieuses et parfois aussi juteuses de l'ironique Laudisi —, mérite amplement qu'on y apporte une oreille attentive.

L'oeuvre de Pirandello met en relief la complexité de l'identité humaine, qui change selon la présence des autres et qui

par conséquent est tout sauf stable. Mais surtout, *Chacun sa vérité* a le mérite de nous rappeler que toute fiction, toute oeuvre d'art échoue inévitablement en tentant de représenter le réel (ou la vérité...) car l'art exige un récit clair, facilement compréhensible par l'Autre tandis que la réalité, elle, est un foisonnement qui n'est jamais tout à fait clair.

«Toute représentation, fait-on dire à Pirandello dans le programme, est bancal, incomplète, fondamentalement vouée à l'échec.» Il faut croire que certains artistes échouent mieux que d'autres...

Chacun sa vérité, de Luigi Pirandello, à la salle Fred-Barry jusqu'au 30 janvier 1999. Info: 514 253-8974.



Monsieur Ponza et madame Frola dans *Chacun sa vérité* de Luigi Pirandello: la folie apparente de ces personnages cache-t-elle un drame?

RCELO

le cadavre, amour

cadavres malmenés qui, à la suite de circonstances cocasses, sont enterrés innocemment par Raymond dans le sous-sol de la demeure de Saint-Barnabé.

On n'arrive cependant jamais à trouver la raison pour laquelle Angèle et Raymond éprouvent autant d'indifférence face à la mort de leur mère et, de surcroît, à la venue d'autant de cadavres dans leur vie. Ils ne sont certes pas des enfants de chœur, mais rien à l'intérieur du récit ne nous permet d'envisager un tel comportement. Il y a bien quelques pointes d'absurde dans ce roman, mais cela ne permet pas à l'auteur de plonger, à loisir, tête première dans le genre pour passer outre aux règles du vraisemblable. L'ensemble est, en conséquence, inégal et la langue du Québécois a malheureusement été aseptisée — on le jurerait — pour que le produit soit publiable chez nos cousins qui, semble-t-on croire, n'y auraient vu que du feu autrement. Il est clair que le ton aurait été beaucoup plus juste si on avait su conserver, dans une plus grande proportion, la langue parlée du milieu qu'il nous décrit.

Néanmoins pour ceux que les livres intéresseront toujours un peu plus que les films grand public, *Cadavres* vous tiendra alerte jusqu'à la fin. Tout au long de l'intrigue, Barcelo a l'humilité de ne s'en tenir qu'à l'essentiel, d'éviter d'allonger inutilement une histoire qui n'aurait plus de substance après ses 214 pages. Pour leur part, les lecteurs exigeants pourraient bien assister à des sommets d'impudence jamais atteints par un écrivain québécois qui se moque des conventions.

Cadavres, de François Barcelo, Gallimard Série noire, 1998.

Roméo et Juliette: liés pour toujours l'un à l'autre mais aussi à leur public

L'histoire, nous la connaissons. Les personnages, nous les connaissons. Même la fin, nous la connaissons. Qu'à cela ne tienne la sainte saga de *Roméo et Juliette* présentée au Théâtre du Nouveau Monde continue de nous charmer et de nous faire rêver.

C'est sous la tutelle de Martine Beauline que le TNM reprend la plus célèbre des histoires d'amour. Pour nous rendre le tout, elle a misé autant sur des comédiens au sang jeune et expérimentés que sur les doigts de fée de Ménéthieu Caron pour les costumes et sur Huy Phong Doan pour la chorégraphie des scènes de combat. Par ailleurs, Normand Charette a été sollicité pour une nouvelle traduction de l'oeuvre de Shakespeare.

Bien que nous ayons besoin de deux ou trois minutes pour se faire à l'idée de voir Roméo et ses acolytes vêtus de cuir noir de la tête aux pieds, nous pouvons dire que les choix de mise en scène non seulement remplissent leur mission, mais vont bien au-delà. Mieux encore, on trouve dans l'interprétation une sincérité véritable. —Johanne St-Martin

APPEL À VOUS!

Vous trouvez qu'on parle toujours des mêmes choses? Les pièces de théâtre et les disques vous laissent plutôt froids? Visiblement, dites-vous, nous manquons de sang neuf. Alors que diriez-vous de vous faire voir par les quelques lecteurs du *Débat*, voire de les surprendre avec vos articles impertinents, instructifs ou simplement irrésistibles? Les *Cultivés du Débat* ont besoin de vous, alors si vous êtes décidés, vous savez où nous trouver... ¡Hasta la vista!

COMMENTAIRE

OÙ SONT RENDUS LES FRANCOPHONES À MCGILL?

MARCELO GARCIA

Je me rappelle encore de la journée où j'ai reçu la lettre d'admission de l'université McGill. À ce moment-là, tout ce que je connaissais sur McGill était sa réputation internationale, la qualité de l'enseignement et la variété de nationalités que j'y retrouverais. En fait, il suffisait seulement de ces trois caractéristiques pour me motiver et être prêt à affronter de nouveaux défis. Comme tout étudiant de première année, j'étais un peu naïf et très optimiste quant à mon intégration dans le milieu anglophone. Peut-être,

je pensais que je ne retrouverai que peu de francophones et que le meilleur était de m'y habituer. Ainsi, je suis rentré à mon premier cours à McGill. À simple vue, il était presque impossible de repérer les quelques francophones puisqu'ils ne parlaient tout simplement pas en français. Peu de temps après, j'ai observé qu'il y avait surtout deux types de francophones à McGill: les invisibles assimilés et dépayés. Ensuite, j'ai noté que la constante de ces deux groupes était le mot invisible et depuis, j'ai tenté de me poser un certain nombre de questions.

La meilleure façon de participer pleinement à la vie du milieu dans lequel on évolue repose sur notre degré d'adaptabilité et d'intégration. Je suis contre toute pratique de ghettoïsation lorsqu'on se trouve en position de minorité dans un territoire étranger. Évidemment, l'université McGill se trouve à Montréal, ville fonctionnellement bilingue, mais majoritairement francophone. Par contre, on dirait que le ghetto de McGill ne fait pas partie de cette réalité. On se croirait dans n'importe quelle ville canadienne ou américaine: une vraie cité anglophone. À mon sens, il n'est pas difficile de se sentir dépayé, surtout si l'on arrive d'un milieu scolaire francophone. Je dirais

même qu'il est normal d'avoir ce sentiment d'isolation dans les premières semaines parce que cela déterminera le succès ou l'échec de notre intégration dans ce milieu. En tant que francophones, majoritaires à Montréal mais minoritaires à McGill, le degré de notre intégration au milieu anglophone va influencer en grande partie notre perception de ce dernier vis-à-vis notre

communauté. Le sentiment de rejet et d'isolation peut persister et c'est là où l'intégration devient importante si on veut profiter de

nos belles années d'études à McGill.

En fait, il n'est pas rare d'entendre de la part des francophones qu'ils ne sont pas les bienvenus dans la communauté anglophone. Aussi, il est fréquent d'entendre que les anglophones se foutent de la culture québécoise et qu'ils ne veulent pas parler en français. En ce qui me concerne, je crois que ces commentaires sont le produit d'un sentiment d'isolation et de marginalisation de la part des francophones eux-mêmes. Évidemment, la question souverainiste québécoise a un grand rôle à jouer dans les relations qui existent entre les deux communautés, mais il y a des façons de l'oublier pour un instant et d'évacuer ce climat d'hostilité ou de méfiance de la part des anglophones. De toute façon, c'est dans l'intérêt des francophones de faire abstraction de leur position politique pour faciliter les liens avec la communauté non-francophone de McGill.

Demandons-nous un peu comment réagiraient les étudiants de l'UQAM face à des étudiants anglophones montréalais. Comment ces derniers se sentiraient-ils dans un milieu qui leur est inconnu et dont ils ne partagent pas les valeurs politiques? Pensez-vous qu'il serait dans leur intérêt de s'isoler et d'accuser les francophones de discrimi-

nation ainsi que de se foutre de leur culture? Je crois qu'ils n'auraient rien à gagner à agir ainsi. La réalité politique est omniprésente et il faut vivre avec cela. Peu importe notre position politique, je crois qu'il est impératif de s'intégrer (et non pas de s'assimiler) au nouveau milieu dans lequel on évolue.

Cela doit devenir un objectif pour les francophones qui arrivent à McGill. Si on ne tente pas de s'intégrer au milieu anglophone, on ne peut accuser d'avance cette communauté de nous rejeter ou de nous ignorer. Il faut poser des gestes concrets qui vont nous permettre de nous affirmer en tant que francophones, mais qui vont nous rapprocher aussi de la communauté anglophone, majoritaire dans le cas de McGill. C'est ainsi que nous pourrions vérifier nos conclusions. Il ne faut pas oublier qu'on n'obtient rien si on n'essaie rien.

D'autre part, on retrouve des francophones qui ont décidé de s'assimiler au milieu anglophone et qui ont opté pour l'anglais comme moyen de communication entre eux. Cette attitude ne favorise pas non plus le développement de l'intérêt que les anglophones pourraient avoir envers la culture québécoise. En faisant abstraction de nos racines, nous sommes incapables de les transmettre et elle meurent sans faire partager les fruits de l'arbre à quiconque. Il ne faut pas oublier que nous avons l'avantage d'être parfaitement bilingues; pourquoi ne pas se forcer un peu et partager nos deux cultures avec la communauté mcgilloise? Ce n'est pas en étant invisible que l'on pourra avoir de l'influence dans la communauté. Je crois qu'en affichant nos différences et en acceptant la réalité anglophone de McGill, nous allons pouvoir devenir plus influents en tant que communauté. Il est important de noter qu'accepter ne signifie pas se plier, mais comprendre qu'il faut s'intégrer le mieux possible.

Actuellement, il n'y a pas de véritables postes occupés par des francophones à l'intérieur de l'AEUM. Bien sûr, il y a le poste de commissaire francophone, mais ce dernier est mal connu du côté francophone et encore plus du côté anglophone. Il y a aussi le journal *Débat français* qui est tiré à 11 000 exemplaires et distribué partout sur le campus, mais qui n'est pas vraiment lu par les anglophones — et il y a même des francophones qui ne savent pas qu'il existe. Encore ici, les institutions servent à donner l'impression aux francophones qu'ils ont le droit de s'exprimer à McGill, mais en réalité, leur influence reste très limitée. À la suite de ces constatations, que faire pour régler la situation, ou au moins, l'améliorer?

Il faudrait créer des partenariats avec des organisations influentes à l'intérieur de l'université McGill. Expliquer aux étudiants étrangers qui restent à Montréal que l'apprentissage du français peut être une valeur ajoutée à leur diplôme. Je ne serais pas surpris que plusieurs étrangers s'intéressent à

la culture québécoise et à la langue de Molière. Il faudrait aussi éviter d'avoir seulement des amis francophones puisque cela nuit au processus d'intégration

Il faudrait créer des partenariats avec des organisations influentes à l'intérieur de l'université McGill.

à l'université. Il faut surtout oublier un peu nos rancunes historiques envers la communauté anglophone; sinon, on ne pourra jamais établir de liens amicaux. Je suis convaincu que nous ne pouvons perdre si nous tentons d'établir des contacts plus directs avec les anglophones. Nous rapprocher de la communauté anglophone ne peut que nous aider à entrer plus facilement en contact avec le milieu étudiant de McGill. Ma position peut sembler utopique ou même trop idéaliste pour les plus pessimistes, mais pour l'instant, je crois que de nous replier sur nous-mêmes est la pire stratégie à suivre.

SUITE DE LA UNE...

(Le «modèle francophone» mis à mal)

plus, d'un point de vue théorique, sur le marché et l'échange que sur un quelconque contrat social. Ce que d'aucuns appellent l'exception française, mais qu'on peut étendre au Québec, propose une vision radicalement différente.

Cependant, ces vingt dernières années ont été l'occasion d'un ébranlement de ce modèle francophone. Sous prétexte de mondialisation et de contrainte économique, des politiques néolibérales ont cherché, de part et d'autre de l'Atlantique, à saper les bases de l'État-Providence et à remettre en cause tout ce qui pouvait être une entrave à la libre concurrence et donc, en particulier, les services

publics. Ces dix dernières années ont même vu des partis de sensibilité sociale-démocrate se rallier à un dogmatisme issu d'une arrogante théorie économique dont le contenu normatif n'est plus à prouver. Cette théorie dite néo-classique prône comme solution à tous les problèmes macro-économiques comme le chômage une rigueur budgétaire et monétaire de la part de l'État et, répétons-le, encense la libre concurrence au détriment de toute forme d'activité socialisée par l'intervention étatique.

Ainsi le Parti socialiste français a non seulement approuvé mais aussi aidé à mettre en place les critères de qualification pour l'entrée dans l'Europe monétaire. Sans entrer dans les détails, cela s'est traduit par la perte du con-

trôle politique, donc démocratique, des instruments monétaires et fiscaux. La gestion de la monnaie, dans cette période de transition entre le franc et l'euro, a été confiée à des instances indépendantes et apolitiques tandis que les dépenses publiques, qui pourraient être à l'origine d'initiatives de croissance, ont été contraintes par des normes absurdes.

De ce côté-ci de l'Atlantique, je répète ce que j'ai déjà écrit dans ces colonnes, le dogme du déficit zéro a été adopté par l'ensemble de la classe politique québécoise et même par le Parti québécois, supposément de gauche. L'argent provenant des réductions budgétaires, dont le domaine de la santé a particulièrement fait les frais, doit former un

magique surplus. Celui-ci doit permettre de résoudre tous les problèmes de la société québécoise alors que, selon moi, la lutte contre le chômage et la pauvreté devrait bénéficier des politiques gouvernementales en amont sans attendre les «miracles» du surplus.

De part et d'autre de l'océan, c'est l'idée même de service public qui est remise en cause. Les débats sur la privatisation partielle ou totale des services de santé, dont ce journal a déjà été l'écho, s'inscrivent dans ce processus. De même le problème des retraites est posé par l'extension des fonds de pension anglosaxons.

La question est de savoir si l'on veut maintenir l'idée mais aussi, concrètement, les structures

d'une société solidaire. Ce qu'on appelle la cohésion nationale trouve ses fondements dans un ensemble de valeurs et d'institutions partagées.

Si la dislocation et le démantèlement de l'État-providence continuaient, le risque en France comme au Québec, serait d'aboutir à une société duale (dans laquelle l'écart entre riches et pauvres est devenue insurmontable). Dans le cas de la France, cela signifierait l'intégration dans une Europe qui ne serait qu'une vaste zone de libre-échange sans âme. Pour le Québec une telle politique rendrait encore plus difficile l'option souverainiste, les Québécois ne pouvant plus s'identifier à un modèle particulier au sein de l'ensemble nord-américain.

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

IMMOBILIER

Beautiful Plateau room to rent. Full of windows: sunny, hardwood floors, high ceilings, 5 1/2, 2 roommates, graduate students, available Jan-May (can be extended) \$300 Heat, hot water included. 271-4362.

OFFRES D'EMPLOI

Travel-Teach English.
5 day/40 hr Sept. 23-27. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie

Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION

pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le

Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.

5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada

1(514)735-1133 1-800-20LASER

TRAITEMENT DE TEXTE

Success To All Students

WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 30 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

COURS

Come and Practice your French with Francophones. Bilingual Club Half and Half. Tel. 450-465-9128.

LSAT-MCAT-GMAT-GRE

www.prep.com Toronto live spring/summer classes forming now. Request our FREE LAW School Bound or Pre-Med Bulletin email newsletters at: learn@prep.com. Richardson 1877 PREP.COM

BOURSES D'ADMISSION À LA MAÎTRISE de l'Université de Montréal

ANNÉE UNIVERSITAIRE 1999-2000

AFIN DE PERMETTRE À PLUS D'ÉTUDIANTS DE PROFITER DE CE NOUVEAU PROGRAMME DE BOURSES D'ADMISSION À LA MAÎTRISE, NOUS REPORTONS LA DATE LIMITE D'ADMISSION AUX ÉTUDES SUPÉRIEURES AU 1^{ER} MARS 1999.

Plus de 100 bourses seront données en appui aux meilleurs candidats qui s'inscriront, pour la première fois, à un programme de maîtrise à l'été ou à l'automne 1999.

Plusieurs des quelque 60 programmes de maîtrise de l'Université de Montréal sont concernés par ce nouveau programme.

CE NOUVEAU PROGRAMME S'AJOUTE AUX CENTAINES DE BOURSES DÉJÀ OFFERTES ANNUELLEMENT PAR LA FES.

Les montants

Les montants octroyés en bourses peuvent atteindre 8 000 \$. Les titulaires d'une autre bourse ont également accès à ce programme.

Les conditions

Être étudiant à temps plein. Il n'y a aucun formulaire à remplir; si vous rencontrez les exigences, la faculté ou le département où vous vous inscrivez vous offrira une bourse.

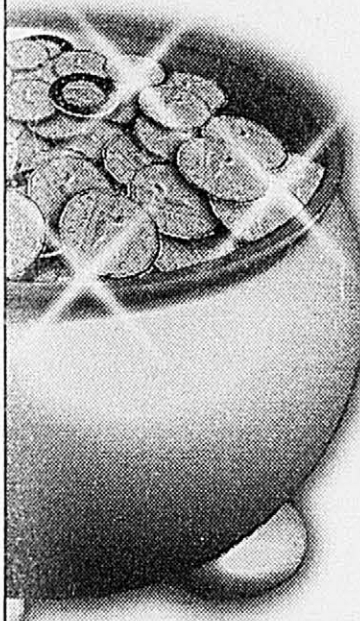
Les demandes d'admission

Après le 1^{er} mars, vous devez vérifier auprès de la Faculté des études supérieures (FES) ou auprès de l'unité concernée afin de connaître les possibilités d'admission tardive.

Les formulaires sont disponibles au Registrariat, à la FES et dans les unités académiques. Vous pouvez nous appeler pour recevoir un formulaire par le courrier.

Renseignements

Faculté des études supérieures
Service des bourses:
téléphone: (514) 343-6421,
télécopieur: (514) 343-2252
ou sur Internet à
www.fes.umontreal.ca



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

BERGERON COMMUNICATIONS GRAPHIQUES



The McGill Daily

vous invitent à voir



SEAN PENN
KEVIN SPACEY
ROBIN WRIGHT PENN
CHAZZ PALMINTERI
GARRY SHANDLING
ANNA PAQUIN
et MEG RYAN

(Version originale anglaise)

GRATUITEMENT le 20 janvier

13
ANS +
LANGAGE
VULGAIRE

À L'AFFICHE LE 22 JANVIER



VENEZ CHERCHEZ VOS LAISSEZ-PASSER AU SHATNER B-07

DIPLÔMÉ(E)S EN SCIENCES, EN INGÉNIERIE OU EN TECHNOLOGIE

GÉREZ votre AVENIR

PROGRAMME DE STAGES EN GESTION TEXTILE

Le Programme de stages en gestion textile (PSGT) du Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile d'une durée d'un an est un programme unique et innovateur livré par l'école des études commerciales de l'Université McMaster, la faculté d'ingénierie de la technologie du Collège Mohawk et le collège des textiles de réputation internationale de la North Carolina State University situé à Raleigh en Caroline du Nord.

Ce programme en langue anglaise, qui débute au mois de mai 1999, offre :

- des frais de scolarité gratuits,
- une éducation de classe internationale en technologie des textiles et en gestion,
- un stage en usine rémunéré de quatre mois,
- une expérience d'une semaine en laboratoire à la North Carolina State University, et
- une excellente possibilité d'un emploi rémunérateur à temps plein.

Affichant un chiffre d'affaires de 10 \$ milliards, l'industrie canadienne du textile d'aujourd'hui est très dynamique et à la fine pointe de la technologie. Nos ventes, nos exportations et nos investissements atteignent tous des niveaux records. Afin de maintenir notre position concurrentielle, nous avons besoin de cadres bien formés — des gestionnaires possédant des aptitudes techniques alliées à des compétences en gestion des personnes dans les domaines de la communication, la négociation et la performance. Si vous voulez être avant-gardiste et êtes à la recherche d'une carrière stimulante et rémunératrice, nous vous invitons à faire partie de l'industrie canadienne du textile. Pour plus de renseignements veuillez communiquer avec :

Programme de stages en gestion textile
a/s Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile
Pièce 1720 - 66, rue Slater, Ottawa (Ontario) K1P 5H1
Téléphone : (613) 230-7217 Télécopieur : (613) 230-1270
Courriel électronique : david.kelly.thrc@sympatico.ca ou shirley.mckey.thrc@sympatico.ca
Site web : www3.sympatico.ca/thrc

Le 1^{er} février 1999 est la date limite pour recevoir les applications.



Textiles
Human
Resources
Council
Conseil des
ressources humaines
de l'industrie
du textile

Ce programme, subventionné sous le programme Initiative jeunesse du gouvernement fédéral, limite l'âge des participants à 30 ans ou moins.



MC

LES ARTS du Maurier

**Parrain de 215 organismes culturels à travers
le Canada durant la saison 1998-1999**